

Une autre approche du conflit israélo-palestinien

ESTHER BENFREDJ, *Ismaël contre Israël. Le conflit israélo-arabe depuis ses origines*, Québec, Québec-Amérique, 2015, 250 pages

Daniel Gomez

Volume 10, numéro 1, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79431ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gomez, D. (2015). Compte rendu de [Une autre approche du conflit israélo-palestinien / ESTHER BENFREDJ, *Ismaël contre Israël. Le conflit israélo-arabe depuis ses origines*, Québec, Québec-Amérique, 2015, 250 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(1), 22–24.

UNE AUTRE APPROCHE DU CONFLIT ISRAËLO-PALESTINIEN

Daniel Gomez
Chef de pupitre, essais politiques

ESTHER BENFREDJ
**ISMAËL CONTRE ISRAËL.
LE CONFLIT ISRAËLO-ARABE
DEPUIS SES ORIGINES**
Québec, Québec-Amérique, 2015,
250 pages

«Deux phénomènes importants, de même nature et pourtant opposés, qui n'ont encore attiré l'attention de personne, se manifestent à présent en Turquie d'Asie: ce sont le réveil de la nation arabe et l'effort latent des juifs pour reconstituer sur une très large échelle l'ancienne monarchie d'Israël. Ces deux mouvements sont destinés à se combattre continuellement jusqu'à ce que l'un l'emporte sur l'autre. Du résultat final de cette lutte, représentant deux principes différents, dépendra le sort du monde entier.»

Neguib Azoury, fondateur de la ligue de la patrie arabe pour l'indépendance, 1905, (p. 20).

Il n'y a pas si longtemps, les Québécois ont pu voir un de leur représentant à l'Assemblée nationale manifester devant l'étal d'un commerçant montréalais, dont le crime était de vendre des souliers fabriqués en Israël. Ce même représentant du «salon de la race» s'était déjà signalé dans d'autres manifestations anti-israéliennes, cette fois en lançant carrément ses souliers, à la façon arabe. Le comportement de ce député, «progressiste» et, accessoirement, indépendantiste, n'est pas isolé. Il illustre bien le sentiment anti-israélien qui prévaut dans une bonne partie de la gent souverainiste québécoise. Ce préjugé n'affecte pas seulement notre société: à l'ONU par exemple, et dans d'autres organismes internationaux, Israël est plus souvent montré du doigt qu'autrement.

Selon Esther Benfredj et Shmuel Trigano, ces attitudes systématiquement anti-israéliennes reposent sur la conviction, solidement ancrée dans les opinions, que la création de l'État d'Israël date de 1948 et constitue une forme de compensation de la Shoah par l'Occident; le tout s'étant fait bien entendu sur le dos des premiers occupants, c'est-à-dire les Palestiniens. Pour Benfredj et Trigano, qui rédigent une admirable préface de l'essai de Benfredj, la réalité est plus, infiniment plus, complexe que ça. Le sociologue français n'hésite pas à affirmer que l'État juif est aussi ancien que les États arabes; comme eux, il est né au tournant du XX^e siècle, dans le même contexte d'éclatement de l'Empire ottoman. Les Arabes, les Juifs, les chrétiens grecs

orthodoxes, les Arméniens, les Grecs et les Slaves ont été alors émancipés de la tutelle ottomane; ils furent alors habités par: «la volonté de libération et d'autodétermination qui saisit les peuples dominés de l'islam, parmi lesquels ils étaient comptés» (p. 14). Trigano qualifie cette période d'éveil du nationalisme arabe et aussi de «printemps des nationalités du Moyen-Orient» (p. 14). Cependant, si les non-musulmans furent provisoirement libérés du joug ottoman, ils tombèrent rapidement sous la tutelle arabomusulmane, avec toujours la domination de la *ummah* islamique (communauté collective des peuples islamiques) et la charia comme base du droit constitutionnel. La condition de *dhimmi* (état de soumission d'un non musulman) demeurerait pour les communautés non musulmanes et particulièrement pour les juifs. Mais Trigano n'en démord pas: «[...] l'État israélien est aussi "ancien" que les États arabes. Il est né de la même tourmente, de la même histoire, aussi légitime et légale qu'eux, peuplé en majorité par les juifs originaires de ce monde-là qui s'y sont regroupés dans le cadre d'un grand échange de population» (p. 16).

C'est la thèse que défend Esther Benfredj, diplômée en science politique et journaliste, dans son essai de 250 pages. Plus précisément, elle veut également étudier la manière dont les États et la communauté internationale ont géré le sort de cet «Orient compliqué» et le rôle qu'ont joué là dedans les nationalismes arabes et le sionisme. Cela donne un ouvrage extrêmement synthétisé, très dense, richement documenté et d'une facture très solide. Il faut signaler en annexe la liste des cartes avec les commentaires explicatifs et surtout une chronologie très instructive qui remonte au XIX^e siècle avant l'ère chrétienne.

D'après madame Benfredj, la racine idéologique de l'affrontement israélo-arabe, qui transcende le conflit palestinien-israélien, trouve ses origines au XIX^e siècle dans le réveil de la nation arabe et l'effort des juifs pour reconstituer l'ancienne monarchie d'Israël. À l'appui de sa thèse, elle cite Neguib Azoury, fondateur de la Ligue pour la patrie arabe pour l'indépendance qui, en 1905, et avec une troublante prémonition, signalait la convergence de l'éveil de la nation arabe et de l'effort latent des juifs pour reconstituer l'ancienne monarchie d'Israël. Il déclarait aussi que: «Ces deux mouvements sont destinés à se combattre continuellement» et que «[d]u résultat final de cette lutte entre deux peuples, représentant deux principes



contraires, dépendra le sort du monde entier» (p. 20).

Pour remonter encore plus loin dans le temps, et dans un souci de légitimer l'État d'Israël, l'auteure nous rappelle, ou nous apprend qu'à l'origine le territoire des Philistins fut conquis par les Hébreux, dix siècles avant l'ère chrétienne. Ils le nommèrent Judée. Cette dernière fut, à son tour, conquise par les Romains et rebaptisée Palestine, par référence aux Philistins et pour «gommer son caractère hébraïque». Malgré tout, ce caractère persista, de sorte que, naturellement et à partir de 1881, des milliers de juifs chassés des pays de l'Est (Russie, Galicie, Allemagne) affluèrent et commencèrent à modifier notablement le paysage sociopolitique palestinien, au grand désespoir des nationalistes arabes. Tranquillement, l'État israélien s'érigea, ainsi que les États arabes voisins.

Par la suite l'idéologie panarabiste va céder le pas au panislamisme, mais, indépendamment des idéologies, une constante demeura: il ne fut jamais question qu'un État juif puisse exister dans l'espace arabomusulman. Ce refus s'exprima aussi bien dans la bouche du nationaliste panarabe, Gamal Abdel Nasser, que dans celle du très radical islamiste Hadj Amin el-Husseini, grand mufti de Jérusalem et chef des Arabes de la Palestine sous mandat britannique. Il déclara en 1937, alors que la Grande-Bretagne proposa pour la première fois un partage du territoire palestinien en deux États: «Les juifs doivent se soumettre à la domination arabe comme par le passé et l'avenir décidera s'ils peuvent ou non rester dans le pays» (p. 89). Par la suite, à chaque proposition de partage de la Palestine et de la création d'un État juif, le non arabe fut systématique. Même si certains ont reproché à madame Benfredj une certaine bienveillance à l'égard d'Israël, c'est un point fort et, je pense, irréfutable de sa démonstration. Cela reste d'ailleurs fidèle à l'esprit de Neguib Azoury, cité plus haut, en 1905.

VOIR ISMAËL

suite à la page 24

ISMAËL...

suite de la page 22

À partir des années 1940, c'est l'ONU qui tente, tant bien que mal, de trouver une solution à ce conflit. Plutôt mal que bien d'après Esther Benfredj. La sympathie accordée aux «*Arabes de Palestine*» est manifeste. Selon elle, rien ne peut ébranler et troubler la détermination de ceux qui font du soutien aux Palestiniens un impératif quasi absolu (p. 176). La journaliste est très critique du rôle de l'ONU, comme elle l'avait été envers celui de la Grande-Bretagne d'avant-guerre. Elle analyse avec force détails l'implication des Nations unies et des grandes puissances dans le débat. Elle soutient que la communauté internationale a «*victimisé*» à outrance les Palestiniens et criminalisé quasi systématiquement les Israéliens. Elle a ainsi enfermé les acteurs du drame dans un jeu de rôles dont ils ne peuvent plus s'extraire. D'après elle: «*Une approche trop manichéenne du conflit ne permet pas d'appréhender la situation "par delà le bien et le mal", pour citer à nouveau Nietzsche*» (p. 26).

Enfin, la politologue et journaliste se permet une petite réflexion sur le rapport qu'entretient une frange importante du mouvement souverainiste québécois avec la nation israélienne.

Cette frange, nous dit-elle, se rallie «*de manière quasi pavloviennne, du côté palestinien*» (p. 171). Cela, parce que dans leur esprit les Palestiniens représentent un peuple opprimé par une puissance impérialiste (Israël) et que cela leur rappelle leur propre condition. C'est une «*identification trompeuse*», conséquence également de leurs «*échecs successifs*» (p. 171). Elle déplore ce fait comme elle déplore le peu de sympathie démontrée par la minorité judéoquébécoise envers le projet souverainiste québécois.

Tout comme Louis Cornélien qui, dans *Le Devoir*, qualifie la thèse «*d'originale et forte*», j'ai été fortement impressionné par le travail d'Esther Benfredj. Ainsi que le dit Lise Ravary dans *Le Journal de Montréal*: c'est «*difficile de trouver mieux*». Un autre critique a parlé d'un livre à mettre «*entre toutes les mains*». Pour ceux et celles qui veulent comprendre les fondements du conflit israélo-palestinien, *Ismaël contre Israël*, un ouvrage incontournable. ❖

BÉATRICE RICHARD

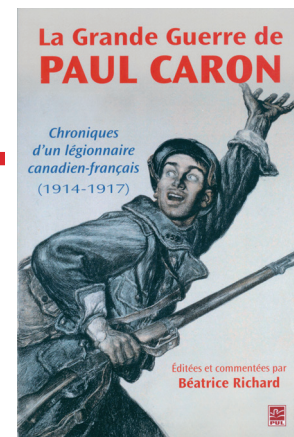
LA GRANDE GUERRE DE PAUL CARON. CHRONIQUES D'UN LÉGIONNAIRE CANADIEN-FRANÇAIS (1914-1917)

Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 268 pages

Œuvrant dans son domaine de prédilection, l'historienne militaire Béatrice Richard s'intéresse à nouveau aux représentations de la guerre dans l'imaginaire québécois du siècle dernier. Ce volume nous présente la correspondance d'un Canadien français engagé volontairement dans la Légion étrangère durant la Première Guerre mondiale. Grâce à un travail de recherche dans plusieurs fonds d'archives ainsi que dans les journaux de l'époque, Béatrice Richard fait découvrir au fil des 216 pages le témoignage d'un individu longtemps resté dans l'ombre. Il s'agit d'une source très intéressante pour l'histoire militaire québécoise.

Le texte se divise en deux parties très distinctes, soit la présentation de la source puis la correspondance de Paul Caron. La portion rédigée par madame Richard est bien rendue et fort utile pour apprécier davantage les lettres du soldat. La biographie de ce dernier prend dans cette section des allures de critique de source, ce qui permet de rassasier autant le lecteur que le chercheur. En se questionnant sur la nature de la guerre racontée par Paul Caron, Béatrice Richard présente son témoignage comme l'un de ceux qui rend possible d'observer un conflit armé à hauteur d'hommes. Aussi, elle définit cette source non comme un récit duquel il faut filtrer les faits véridiques, mais plutôt comme un artefact qui «*témoigne autant des événements que de leur cadre de référence*». L'auteure conclut son introduction en indiquant les éléments qui influencent la correspondance de Caron: contraintes journalistiques, patriotisme militaire, culture dite «*ultramontaine*» et volonté d'être lu.

La deuxième partie s'intitule «*Chroniques d'un légionnaire*». Les trente-trois lettres de Paul Caron sont regroupées en cinq sous-sections. Ordonnées de façon chronologique, elles révèlent l'expérience de combat du soldat de la Première Guerre mondiale au fil du quotidien. Les thèmes sont très variés, ce qui évite une certaine monotonie au texte qui est parfois lourd d'une vision très romantique et patriotique des événements routiniers. Ainsi, il peut y être question des amitiés qui naissent au front, des déplacements militaires, de l'impact de tel paysage ou encore de rencontres avec des civils français. Cette diversité fait du témoignage de Caron un récit d'une expérience de combat aux aspects sociaux et culturels très riches. Ce qui est intéressant et à retenir dans ce volume est comment un acteur sur le terrain voit et raconte le conflit armé. Cela donne sur les faits historiques militaires une autre version que celles promues par les gouvernements ou les hauts-commandements des armées. Cette perspective très différente s'avère essentielle



pour la compréhension des conflits et c'est ce qui confère une valeur à ce texte.

Paul Caron utilise un vocabulaire assez riche, ce qui permet d'illustrer de nombreuses scènes d'une façon détaillée. L'expérience sensorielle du soldat est bien exprimée et l'on se croirait presque aux côtés des légionnaires lors de plusieurs scènes violentes ou sensibles. Le lecteur ou le chercheur y trouve beaucoup de matériel permettant de reconstituer une partie des événements vécus par un Canadien français participant à ce conflit européen. Toutefois, étant légionnaire, Paul Caron a des camarades de toutes les nationalités: son expérience est donc très différente de celle des soldats appartenant à un régiment entièrement canadien-français.

Malgré la belle qualité de l'ouvrage, quelques lacunes se manifestent dans les outils fournis pour comprendre les déplacements de Paul Caron. D'abord, le lignard ne peut mentionner le nom des villes où il se trouve pour des raisons évidentes de sécurité. Béatrice Richard indique que grâce à des recherches, il lui a été possible de retracer les déplacements du témoin avec une faible marge d'erreur. Il aurait toutefois été intéressant d'avoir les noms complets des lieux dans le texte même ou en notes de bas de page plutôt qu'en fin de volume. Une carte illustrant l'itinéraire complet de Caron est également disponible à la fin de l'introduction, mais elle n'est pas des plus limpides. En revanche, plusieurs illustrations permettent de visualiser la place qu'occupent les chroniques du légionnaire dans les journaux dépouillés ainsi que de poser un visage sur celui qui se raconte au fil des pages.

Ces lacunes mineures, et qui sont davantage de l'édition que de la recherche, ne parviennent toutefois pas à réduire l'importance du travail réalisé ici par Béatrice Richard. L'historienne a exhumé de l'oubli un personnage et son récit formidable grâce auquel on peut connaître une partie de l'expérience de guerre d'un Canadien français lors de la Première Guerre mondiale.

Simon Leduc

Candidat à la maîtrise en études québécoises, UQTR